



Procréer à la manière des femmes, engendrer en tant qu'homme

Laurence Hérault

► To cite this version:

Laurence Hérault. Procréer à la manière des femmes, engendrer en tant qu'homme. Laurence Hérault. La parenté transgenre, Presses universitaires de Provence, pp.79-90, 2014, Penser le genre. halshs-01243608

HAL Id: halshs-01243608

<https://shs.hal.science/halshs-01243608>

Submitted on 15 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Procréer à la manière des femmes, engendrer en tant qu'homme

Laurence Hérault

Aix Marseille Université, CNRS, IDEMEC, UMR 7307,13094, Aix-en-Provence, France

Référence : 2014 Procréer à la manière des femmes, engendrer en tant qu'homme in Hérault L. *La parenté transgenre*, Aix-en-Provence, PUP, p 79-90.

En s'inscrivant dans la parenté, l'expérience transgenre nous projette dans un monde où nous avons affaire à des hommes enceints, à des femmes procréant avec leur sperme, ou encore à des femmes pères et des hommes mères pour celles et ceux qui ont eu des enfants avant leur transition. Ces nouvelles figures parentales semblent déranger ou du moins interroger les normes et les attendus qui sont les nôtres en matière d'engendrement et de filiation. L'expérience très médiatisée de Thomas Beatie, à l'instar de celle de Christine Jorgensen dans les années 1950, a été sans aucun doute un révélateur de ce nouveau trouble semé par la transidentité : celle-ci n'apparaît plus seulement comme un trouble dans le genre (pour reprendre un titre bien connu) mais aussi comme un trouble dans la filiation. Les réactions à l'expérience de cet homme enceint sont en ce sens symptomatiques donnant à voir des propos qu'on peut avoir envie de décrire, dans un premier mouvement, en termes de tolérance et d'intolérance. Mais si ce terme de tolérance peut être utile pour qualifier commodément les positions prises, il ne nous aide en rien à saisir véritablement ce qui se passe : qu'est-ce qui dérange et bouleverse ? Qu'est-ce que ces expériences, et le trouble qu'elles suscitent, nous permettent de saisir des conceptions contemporaines de l'engendrement ? Sont-elles d'ailleurs véritablement « hors normes » ? Afin de répondre à ces interrogations je vais explorer conjointement ces nouvelles situations d'engendrement et les réactions troublées qu'elles occasionnent à partir de l'expérience de Thomas Beatie.

« *Thomas Beatie, l'homme enceint, devient mère*¹ »

Même sans conduire une étude systématique des réactions à la grossesse de T. Beatie ou des autres hommes trans' ayant mis leur enfant au monde, ce qui est frappant c'est la manière dont la plupart de ces réactions (re)qualifient l'identité de ces hommes qui sont soit déshumanisés

¹ Titre d'un article annonçant la naissance de Jensen Beatie sur le site Sofpedia : "Pregnant Man Thomas Beatie Becomes a Mother for the Third Time", (en ligne), [Consulté le 3 Août 2010], URL : <<http://news.softpedia.com/news/Pregnant-Man-Thomas-Beatie-Becomes-a-Mother-for-the-Third-Time-150493.shtml>>.

(ce sont des monstres) soit dévirilisés :

Tracy is just a bearded woman who should be thrown in a crazy bin, sterilized and lobotomized! We need to have laws for basket cases like this. (Beatie, 2008, p. 285)

All I have to say is you should die & go to hell because your one of these people ruining what god made. Hope tomorrow my agent kills you & your baby. Goodbye my friend. (Beatie, 2008, p. 286)

A true trans FtM would not want to produce a child. This is so damaging to the gay community, as we are entangled in the trans movement. (Beatie, 2008, p. 286)

He's a freak!²

Okay, if you want to be serious about being considered as a man, stop having babies!!! men do not have babies, and since you obviously keep having them maybe you should consider the fact that you are a woman and you want to do what women do. So just be a lesbian, get donor sperm and have as many babies as you like with your female partner.³

Umm. He is not a man. This story is just insane. Thank about it, How can the wife Nancy breastfeed the baby?? This story just makes me sick, go freakin adopt. Instead of being a freak... ENOUGH SAID⁴

Im feeling outraged, 'Pregnant man', my god, does cats can fly?⁵

I don't have a problem with a man wanting to become a woman or vice versa, but you're either one or the other. I just don't understand why she wanted to become a he, but then chose to give birth.⁶

MEN can't get pregnant. If you're pregnant, that's a pretty good indication that you're definitely NOT a man.⁷

It is absolutely preposterous to call someone who is pregnant a 'man' Anyone who truly self-identifies as a man would not want to be pregnant. To say that a man is someone who self-identifies as a man is crazy. [...] Individuals can be delusional, and if this woman thinks she can be pregnant and be a man, she is

² Réaction à un article sur Thomas Beatie, (en ligne), [Consulté le 3 Août 2010], URL : <http://www.momlogic.com/2008/07/daddys_little_girlliterally.php?page=1>.

³ *Ibidem*.

⁴ Réaction à un article sur Thomas Beatie, (en ligne), [Consulté le 5 Septembre 2011], URL : <<http://www.dailymail.co.uk/news/article-2019579/Worlds-pregnant-man-Thomas-Beatie-unveils-muscular-body-3-babies.html>>.

⁵ *Ibidem*.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Réaction à un article sur Scott Moore dans *The Advocate* : (en ligne), [Consulté le 18 février 2010], URL : <http://www.advocate.com/News/Daily_News/2010/01/26/Second_Pregnant_Man_Expecting_in_February/>.

not living on planet earth with the rest of us.⁸

A fat, bearded lesbian is not a man.⁹

These two goms [Scott & Thomas Moore] need to be placed in a mental institution or a freak show. This whole situation defies the basic foundations of humanity. I think I'm going to be sick just knowing this evil is allowed.¹⁰

On voit à travers ces commentaires, que l'homme enceint est une figure dérangeante dans la mesure où il semble s'approprier une capacité qui n'est pas la sienne (porter et mettre des enfants au monde) et, ce faisant, abolit la distinction sexuée et sème la confusion : d'où les interrogations et les assertions sur son identité « véritable ». L'homme enceint, c'est encore l'androgynie dans sa supposée toute puissance, une sorte de monstre qui se donnerait comme autosuffisant notamment dans l'ordre de la procréation : quelqu'un qui est/veut être à la fois père et mère. D'un côté donc une usurpation qui assimile et de l'autre une autonomie démiurgique, le contraire de ce qui fait notre humanité fondamentalement inscrite dans la relation et dans le « sexué ». Dans les deux cas, on semble renvoyé à un renversement des valeurs et des attentes sociales proprement humaines. Il y aurait donc bien péril en la demeure.

Cette réception troublée et outrée de ces grossesses masculines est finalement assez révélatrice de notre conception de l'identité des personnes et plus particulièrement de l'identité sexuée des personnes. Une conception qu'on peut dire, pour la caractériser succinctement, essentialiste et dualiste. Essentialiste, elle l'est dans la mesure où l'appartenance sexuée d'une personne est définie en termes de propriétés. Être homme/être femme, c'est avoir un certain nombre de caractéristiques et de capacités qui vous définissent comme tel. Dualiste elle l'est parce qu'elle se réfère le plus souvent à une partition de la personne en termes de corps/psychisme. L'idée est désormais assez répandue que les personnes ont un sexe « corporel » et un genre « psychique¹¹ » et c'est pourquoi les qualifications du sexe évoquées dans les commentaires postés réfèrent autant aux organes et aux chromosomes qu'aux comportements et aux désirs censés différencier les hommes et les femmes.

⁸ *Ibidem.*

⁹ *Ibidem.*

¹⁰ Réaction à un article sur Scott Moore dans *ABC News* : (en ligne), [Consulté le 18 février 2010], URL : <http://www.nydailynews.com/news/world/2010/01/26/2010-01-26_meet_the_worlds_second_pregnant_man_scott_moore_expecting_baby_miles_in_february.html>.

¹¹ On sait d'ailleurs que la notion de genre est née précisément dans le cadre de la clinique de l'intersexuation et du transsexualisme au cours du XX^e siècle. En ce sens, on peut raisonnablement penser que ce feuilletage interne de l'identité sexuée ait été une réponse-préservation judicieuse, et utile aussi, de cette conception essentialiste du sexe face au trouble provoquée alors par les expériences transgenre et intersexuée.

Évidemment le corollaire de cette conception est la disqualification des personnes qui ne disposent pas de l'ensemble des propriétés jugées nécessaires ou qui disposent de caractéristiques supplémentaires ou imprévues. Comme plusieurs des commentaires cités le signalent, il y a des gens qui ne seraient pas pleinement ou véritablement des hommes ou des femmes : ils ont des organes « en trop » ou « en moins », ils ne disposent pas des bons chromosomes, ils ne désirent pas ce que les hommes et les femmes désirent « normalement ». Ce renvoi à l'authenticité et à la vérité est très caractéristique de cette conception essentialiste de l'identité personnelle qui semble toujours en quête d'une vérité en dernière instance et qu'on ne retrouve pas seulement dans le cadre du genre mais aussi dans le cadre de la parenté autour de la question du « vrai » parent (parent « biologique » vs parent « social »). Pourtant, si l'on veut bien y réfléchir, cette quête d'une authenticité des personnes est sans issue. Si dans nos vies, nous « jouons », nous imposons ou nous souffrons de cette vérité présumée de notre appartenance masculine ou féminine, force est de reconnaître que la question de la vérité du genre est embarrassante : au fond¹², qu'est-ce qu'un vrai homme, une vraie femme ? Pour sortir de cet embarras, il faut remplacer la quête d'authenticité par la recherche de pluralité. Ce qui importe lorsqu'il s'agit de qualifier une personne ce n'est pas de l'appréhender dans une vérité bien insaisissable mais plutôt dans la complexité de ses manières d'être au monde et aux autres, c'est-à-dire être capable de l'appréhender d'une manière plurielle. Car nous ne sommes pas seulement un ensemble de propriétés, nous sommes aussi, et peut-être surtout, une histoire et un ensemble de relations. Et prendre en considération ces multiples dimensions de nos personnes change assez radicalement la manière dont nous pouvons concevoir les expériences transgenres de la parenté et plus largement aussi les expériences plus ordinaires du genre et de la filiation. Essayons d'explorer cette voie à partir de deux énoncés qu'on trouve dans l'autobiographie de Thomas Beatie et qui me semblent représentatifs de son expérience et des difficultés qu'elle pose à certains d'entre nous. Le premier, « Je suis un homme qui est capable de porter un enfant et j'ai simplement fait cela » (Beatie, 2008, p. 308), interroge en effet la possibilité de penser une grossesse masculine. Le second, « Je suis à la fois le père de notre enfant et la personne qui lui a donné naissance » (Beatie, 2008, p. 310), réfère, quant à lui, à la question du statut parental associé à ce type de grossesse.

« Je suis un homme qui est capable de porter un enfant et j'ai simplement fait cela »

¹² J'emploie ce terme à dessein car les quêtes d'authenticité sont généralement friandes des profondeurs.

Si l'on appréhende l'identité sexuée de Thomas Beatie en terme essentialiste, c'est-à-dire en termes de propriétés, elle est effectivement en contradiction avec les définitions communes de la masculinité : sa grossesse est antinomique avec son appartenance à la classe des hommes car un homme, par définition, n'est pas enceint. Face à cette contradiction, le réflexe de beaucoup, on l'a vu, est de requalifier son identité sexuée : s'il est enceint, il n'est pas un homme (mais une femme, une femme qui essaie de se faire passer pour homme, une lesbienne, etc.). Cependant, comme nous l'avons évoqué précédemment, une personne n'est pas seulement définie par ses propriétés ou ses capacités mais tout autant par ses relations et son parcours. En conséquences, définir/décrire une personne ce n'est pas simplement faire l'inventaire de ses caractéristiques mais c'est être capable de raconter une histoire, la sienne (qui la définit effectivement dans sa singularité), et de rendre compte des liens multiples et variés qui l'attachent aux autres et qui la font exister dans un univers social particulier. Si l'on veut bien suivre cette voie et appréhender l'identité virile de T. Beatie de manière narrative, alors la contradiction initiale disparaît : il est enceint car il est un homme transgenre, c'est-à-dire non pas un homme moins authentique que les autres mais simplement un homme avec une histoire particulière que sa constitution corporelle nous rend présente. Il est né fille, a vécu une partie de sa vie comme telle et a constitué sa masculinité progressivement et banalement via des comportements et des engagements de plus en plus affirmés dans des activités reconnues comme masculines, et via aussi des transformations corporelles induites par de la testostérone et des actes chirurgicaux. Comme celui de tout un chacun, son corps, tel qu'il se donne à voir désormais, n'est pas un simple ensemble d'organes originellement donnés, il est le produit de cette histoire qui nous est rendue ainsi accessible : ses poils, les cicatrices sous ses seins, son ventre rebondi visibles sur les photos qui circulent sur internet en sont les indices. Si cette constitution transgenre de la masculinité peut être considérée comme particulière¹³, elle n'est pas inauthentique : la virilité de T. Beatie ou celle de Scott Moore ne sont pas des falsifications, ce sont des constructions comme celles de tous les autres hommes. C'est d'ailleurs bien à une dimension narrative de son identité que T. Beatie renvoie lorsqu'il affirme que sa virilité n'est en rien incompatible avec les propriétés organiques de son corps ni avec l'usage qu'il en fait :

J'étais un homme avant de donner naissance, j'étais un homme durant ma grossesse et je suis un homme maintenant. [...] Je ne suis pas redevenu une femme pour donner naissance. Je suis un homme qui est capable de porter un

¹³ Bien qu'un certain nombre d'éléments qui pourraient a priori être tenus pour spécifiques ne le sont pas tant que cela car les prises de testostérone, les phalloplasties ou encore les chirurgies mammaires sont également utilisées ordinairement par les hommes cisgenres.

enfant et j'ai simplement fait cela. (Beatie, 2008, p. 308)

Dans cette perspective, la grossesse et la mise au monde d'un enfant renvoient à une capacité disponible pour *certaines* personnes indépendamment de leur inscription sexuée (nous savons que toutes les femmes n'en disposent pas et que certains hommes oui). Autrement dit, ces expériences reproductives des hommes transgenres ne nous obligent pas à faire de la grossesse et de la mise au monde une expérience virile « par essence », mais nous amènent simplement à considérer la singularité de parcours de vie, une singularité qui n'est plus vécue et comprise comme une déficience mais, au contraire, comme offrant des possibilités autres. L'identité narrative ainsi mobilisée n'est pas le seul outil à disposition pour décrire les expériences transgenres contemporaines de la parenté : on peut également faire référence à ce qu'on pourrait appeler une « identité relationnelle » c'est-à-dire qui renvoie aux liens établis par les personnes. Cette nouvelle perspective est intéressante pour rendre compte notamment de l'expérience des hommes et des femmes transgenres qui ont été parents avant leur transition et qui se considèrent et sont considérés par leur proches (et notamment par leurs enfants) comme homme *et* mère ou comme femme *et* père. Cette identité relationnelle qui définit ce que nous sommes en référence aux liens qui nous attachent à d'autres, nous permet aussi de dépasser l'apparente contradiction induite par ces « *et* » qui associent contre-intuitivement statut sexué et statut parental. Pour Lucie Micollier et pour Adrien Blanchet¹⁴ rencontrés durant mon enquête de terrain et qui ont réalisés tous les deux des transitions tardives¹⁵, leur nouvelle identité sexuée ne modifie pas leur statut respectif de père et de mère acquis et vécu antérieurement comme le dit, par exemple, Adrien Blanchet :

Je n'ai pas le corps d'un homme intégralement. J'ai une vie. J'ai une fille. J'ai été marié, j'ai divorcé, j'ai des choses derrière moi. C'est ma seconde existence mais elle est dans la continuité de la première. [...] J'ai une fille, elle m'appelle toujours maman mais devant des inconnus elle dit Adrien.

Là encore, on voit bien qu'il ne s'agit pas de dire que les hommes (ou les femmes) peuvent être indifféremment père ou mère mais simplement de reconnaître qu'un statut parental ne renvoie pas uniformément à une inscription sexuée particulière, qu'il dépend d'une histoire et de relations ayant une dimension tout à la fois corporelle, affective et sociale. Notons d'ailleurs que ces simples références à l'identité narrative et/ou relationnelle des personnes, en nous permettant de tenir en même temps des choses apparemment aussi contradictoires que « Thomas Beatie est enceint » et « les hommes ne mettent pas au monde les enfants » ou encore

¹⁴ Les noms ont été modifiés pour préserver l'anonymat des personnes.

¹⁵ Dans la quarantaine pour Adrien Blanchet et dans la cinquantaine pour Lucie Micollier.

« Lucie est le père de Sandrine », nous dispensent de porter un jugement disqualifiant sur leur virilité ou leur féminité et ceci n'est pas une question de tolérance mais simplement de description.

« Je suis à la fois le père de notre enfant et la personne qui lui a donné naissance »

Avec cet énoncé, on entre un peu plus encore dans le champ de la filiation : Thomas Beatie peut-il être considéré comme un père comme il l'affirme lui-même alors qu'il a porté et mis au monde ses trois enfants ? Revenons un instant à l'histoire qui a donné lieu au choix opéré par le couple Beatie car finalement on a tendance à l'oublier derrière les manchettes médiatique de « l'homme enceint ». Lorsque Nancy et Thomas Beatie ont décidé de réaliser leur projet d'enfant, ils se sont confrontés comme bien d'autres couples à la stérilité puisque Nancy avait subi une hystérectomie suite à une endométriose. Ils ne souhaitaient pas adopter, le recours qui semblait à leur portée était donc d'en passer par les techniques de procréation médicalement assistée (PMA) avec don de sperme, d'ovocytes et de gestation. En même temps, Thomas pouvait fournir les ovocytes et avait un utérus, aussi l'idée à la fois de « faire supporter » et de confier à une autre femme ce qu'il était capable de faire ne leur a pas semblé être une bonne solution. D'où la décision qu'ils ont prise : T. Beatie est devenu, comme il le dit lui-même, sa propre *surrogate*¹⁶.

Pour comprendre ce que recouvre ici ce terme, et plus généralement les implicites d'une version essentialiste de l'enfantement, il est utile de faire un détour par les travaux de Marilyn Strathern sur les sociétés mélanésiennes (1988). L'intérêt de son travail est de montrer que le genre n'est pas nécessairement, comme nous le tenons pour acquis, une propriété des personnes mais est considéré dans certaines sociétés comme une modalité d'action et de relation. Ces façons contrastées de concevoir le genre renvoient à des conceptions différentes des personnes qu'on pourrait synthétiser comme suit : en Occident, une personne est vue comme un ensemble de propriétés qui la qualifient et lui donnent sa valeur. La personne est un tout clos sur elle-même qui entre en relation avec les autres relativement aux propriétés qui sont les siennes. En Mélanésie en revanche, une personne est un concentré de relations, ce qui la définit ce sont les multiples relations qui lui ont permis/lui permettent d'être au monde et d'exister. La personne « objectifie » les relations : elle est un ensemble de relations externes et non pas de propriétés

¹⁶ *Surrogate mother* : c'est-à-dire mère de substitution ou encore, terme sans doute préférable, donneuse de gestation.

internes.

Pour contraster ces conceptions au regard de la question de l'engendrement, Marilyn Strathern affirme de manière un peu provocante que « les femmes occidentales font les enfants, les femmes mélanésiennes non » (Strathern, 1988, p. 311-318). Derrière cette formule, il y a l'idée qu'en Occident, nous regardons les attributs sexuels comme inhérents aux personnes et comme ce qui leur donne valeur et fonde les relations qu'ils ont aux autres. L'engendrement est un processus d'abord physique de mise en relation de corps ayant des propriétés contrastées : les femmes font ainsi les enfants parce qu'elles peuvent le faire alors que les hommes ne le peuvent pas. En conséquence, un enfant est d'abord vu comme un produit naturel qui est en lien avec ses parents du fait de la continuité avec le corps de ces derniers. Ce qui fonde la filiation, et de manière générale les règles de parenté, c'est le biologique. Le social ne serait qu'un calque du biologique, il est ce qui est surajouté au naturel. L'engendrement est vu ici avant tout comme un acte naturel qui nécessite un traitement social. En Mélanésie, en revanche, ce sont les relations qui constituent les personnes et qui leur donnent leur valeur. L'engendrement est un processus de « corporation/incorporation », de « mise en corps » de relations préexistantes. En ce sens, les femmes ne font pas les enfants, elles révèlent à travers eux les relations qui les font exister. Elles les donnent à voir en quelque sorte, elles donnent à voir, en leur prêtant forme, les relations qui les constituent. Un enfant n'est pas ainsi en continuité avec le corps de ses parents, il donne corps aux relations de ces derniers sous une forme particulière, la sienne. L'engendrement c'est du social-naturel : mettre un enfant au monde, c'est donner une forme visible et particulière à un ensemble de relations qui lient entre elles d'autres personnes. Autrement dit, la conception occidentale joue avec l'idée qu'une femme est mère avant tout parce qu'elle peut mettre au monde et qu'elle le fait. Elle serait mère essentiellement parce qu'elle est une femelle de son espèce. Son statut de mère serait la simple traduction sociale de sa capacité biologique. La conception mélanésienne privilégie plutôt l'idée qu'une femme est mère parce qu'elle est partie prenante d'un certain nombre de relations sociales qui ont permis l'existence de l'enfant : elle est mère parce qu'elle est membre d'un clan (en relation avec un autre clan), épouse (en relation avec son époux), sœur (en relation avec ses germains), fille (en relation avec ses parents), fille de sœur (en relation avec son oncle maternel), belle-fille, etc. Son statut de mère est la traduction des relations qui la lient aux autres : elle agit d'une certaine manière et à une certaine place pour mettre un enfant au monde. À propos d'un acte identique, la mise au monde d'un enfant, acte qui suppose tout à la fois la mise en branle de substances et de relations (ce que personne n'ignore ici et là), les sociétés occidentales proposent une

conception qui fait dériver les statuts personnels des substances (sperme = père, utérus+ovaire = mère) alors que les sociétés mélanésiennes proposent une conception qui envisage les substances comme les produits des relations. En pratique, Occidentaux et Mélanésien agissent de la même façon pour mettre au monde des enfants qui pourront être humains, mais ils proposent des lectures différentes de ce qu'est l'engendrement et de ce que sont les personnes qui y participent. Dans le cadre de notre réflexion, la version mélanésienne nous permet de voir ce que la nôtre a tendance à laisser de côté, elle nous montre quelque chose qui nous concerne aussi parce que nous l'agissons, à savoir qu'une expérience aussi corporelle que celle de l'enfantement est sexuée non pas parce qu'elle met en jeu des substances et des organes mais parce qu'elle est médiée : elle renvoie à des modalités d'action et à des statuts personnels. Leur version est intéressante non pas parce qu'elle serait « plus vraie » que l'occidentale mais parce qu'elle se montre plus attentive aux présupposés des « factures humaines ».

Revenons donc à T. Beatie avec cette idée de la médiation au cœur de l'engendrement, c'est-à-dire avec l'idée que l'enfantement est une « manière d'agir en relation » et non une simple capacité liée à des propriétés. Alors comment T. Beatie agit-il ? Il a utilisé deux termes pour décrire son engagement dans la mise au monde de son enfant : d'une part celui de *surrogate* et d'autre part celui de « mari enceint », terme qu'il a utilisé pour se présenter dans le premier article relatant son expérience dans *The Advocate*. Essayons de saisir ce que recouvrent ces deux termes. En premier lieu, le passage du générique (homme enceint) au relatif (mari enceint) est essentiel : dans la lignée de la version mélanésienne, cette nouvelle description insiste sur le fait que nos actions ne sont pas simplement le résultat de nos attributs. Se désigner comme « mari enceint », c'est en effet faire référence à son statut de partenaire, c'est-à-dire aux liens qui attachent Thomas Beatie à sa femme Nancy. Dans cet acte d'engendrement, il agit donc en tant qu'époux d'une femme avec laquelle il souhaite fonder une famille. Et cela invite aussi à raconter une histoire, mais pas simplement une histoire où a eu lieu une transition susceptible de nous faire comprendre pourquoi cet *homme* est enceint mais une histoire où une rencontre amoureuse, qui est devenue une relation maritale, a permis la naissance de trois enfants. Si Thomas est enceint, c'est bien en tant que mari de Nancy, c'est-à-dire en tant que compagnon d'une femme qui ne peut être, quant à elle, l'épouse enceinte qu'on aurait pu attendre qu'elle soit et qu'elle aurait peut-être aimé être. La grossesse de T. Beatie et sa paternité s'inscrivent donc dans cette relation mais elles supposent aussi l'implication d'une autre personne, un donneur de sperme, sans lequel les enfants du couple n'auraient pu naître. C'est sans doute cette position particulière d'engendrement, entre capacité et incapacité, que le terme *surrogate* essaie

de capter. Ce terme est intéressant parce qu'en rapprochant son rôle de celui d'une *surrogate*, T. Beatie nous amène à saisir la différence entre son statut parental et son rôle procréateur, différence que les PMA nous ont rendue familière. Une *surrogate*, en effet, porte un enfant, le met au monde, mais cet enfant n'est pas le sien, elle n'en est pas la mère. Ce terme permet donc de bien saisir la différence entre une implication simplement procréative et un engagement d'engendrement, mais en même temps, il est chargé des ambiguïtés et aussi des impasses de notre version essentialiste des personnes. Les expressions « mère de substitution » ou encore « mère porteuse » disent qu'une femme mène une grossesse et accouche parce qu'une autre (qui aurait souhaité le faire) ne peut le faire, mais elles positionnent implicitement aussi ces deux femmes comme des concurrentes l'une de l'autre, l'une se substituerait à l'autre dans son rôle de mère. Il en est de même communément pour les dons de sperme où il semble qu'il faille cacher celui qu'on désigne assez souvent comme le « père biologique » pour que « le père social » puisse assurer son rôle. Ce qui conduit rapidement à la question insoluble du « vrai » parent comme tout le débat sur l'anonymat du don le suggère. Pour montrer que cette question n'a pas lieu d'être, Irène Théry propose, dans la droite ligne de la version mélanésienne, de prendre au sérieux la dimension instituée des actions humaines (Théry, 2010). Elle montre ainsi que dans le cadre des PMA, l'engendrement d'un enfant est le résultat de l'engagement de plusieurs personnes, chacune ayant à la fois une action particulière et essentielle dans cette production, mais surtout une action relative, c'est-à-dire définie en relation avec d'autres. Pour décrire ces implications diverses, elle propose de distinguer procréation et engendrement, réservant le premier terme pour décrire la dimension proprement physique de l'engendrement. Il y a ainsi dans le cadre de l'insémination avec tiers donneur (IAD), des personnes qui procréent sans engendrer (les donneurs), d'autres qui engendrent sans procréer (les parents stériles) et d'autres enfin qui procréent et engendrent (les parents non stériles). Cette description permet de saisir les engagements de chacun des partenaires mais en même temps, nous avons tendance à traduire cette distinction de rôle dans les termes de l'opposition nature/culture. Or il est important de comprendre que cette traduction quasi « automatique » est justement celle qui nous embarrasse et dont nous devons nous déprendre. Quand I. Théry propose cette distinction de rôle, elle ne veut pas dire que le donneur est un simple géniteur pourvoyeur de gamètes (ce à quoi le réduisent d'ailleurs certains protocoles de PMA) ni que le « parent non procréateur » est un simple pourvoyeur d'amour *post-partum* mais bien que les deux sont impliqués dans l'existence matérielle et sociale de l'enfant. Le donneur d'engendrement est relié à l'enfant et à ses parents non pas simplement parce qu'il est biologiquement impliqué dans l'existence de celui qui est issu de son don mais parce qu'il y a engagé ce qu'il est. On ne le voit pas très bien

(ou on veut l'oublier) lorsqu'un homme donne son sperme, mais on le voit mieux dès que le don d'engendrement est le fait des femmes : comment tenir pour un simple acte physique un don de gestation ? Qu'on soit favorable ou non à la gestation pour autrui, personne n'est prêt à réduire ainsi le fait de porter un enfant pendant 9 mois et de le mettre au monde pour d'autres. Donner son sperme, ses ovocytes ou sa capacité de gestation, ce n'est pas simplement offrir un matériau, quelque chose qu'on « possède », mais c'est faire un don d'engendrement, selon l'intéressante expression d'I. Théry, c'est-à-dire offrir des possibilités d'existence à d'autres et à soi. Marcel Mauss a, en effet, bien montré que, dans le don, ce qui importe ce n'est pas tant la « valeur » de ce qui est donné et accepté, mais bien la possibilité offerte et acquise de se constituer en tant que partenaires, c'est-à-dire en tant que personnes liées par une relation inédite et pleine de possibles. Faire un don d'engendrement, c'est bien cela : être en relation d'une certaine manière, à une certaine place, avec d'autres et cette mise en relation produit et fonde les personnes qui y participent. Le donneur d'engendrement remplace certes le parent stérile, défaillant d'un certain point de vue, mais il ne se substitue pas à lui, simplement il « agit comme » ce dernier l'aurait fait s'il avait été en mesure de le faire. Plutôt que de décrire son implication en termes de procréation, ce qui comporte le risque de la fâcheuse traduction nature/culture, il est sans doute préférable de la comprendre comme un « agir à la manière de » ou un « agir comme ». Si l'on veut parallèlement évoquer autrement que par le terme engendrement l'implication du parent stérile, il semble que l'expression « agir en tant que » soit alors plus judicieuse. En effet lorsqu'on dit que le parent stérile engendre sans procréer, on dit qu'il est institué dès avant la naissance en tant que parent de l'enfant à naître, il se reconnaît et est reconnu comme tel. Et ce statut de parent est étroitement associé aux autres statuts corrélatifs qui sont les siens (épouse, mari, fils, fille, frère, sœur, etc.) qui renvoient aux liens qui l'attachent à d'autres et qui sont présents et mobilisés dans la naissance de ses enfants.

Si les IAD nous rendent visibles cette double modalité d'implication présente dans tous les engendrements humains, l'expérience inédite de T. Beatie nous permet d'apercevoir que le genre est là aussi une modalité de relation plutôt qu'un attribut. Dans la mise au monde de ses enfants, T. Beatie agit *à la manière des femmes en tant qu'homme*. Il agit à la manière des femmes non pas seulement parce qu'il porte et met physiquement au monde un enfant mais parce qu'il se positionne dans cet acte d'engendrement dans un rôle habituellement tenu par les femmes : celui de porter en soi et de mettre au monde un être dont l'existence est due aux relations qui vous attachent à d'autres. Cet « agir à la manière de », nous l'avons désormais compris, ne fait pas de lui une mère. Comme tout un chacun, ce qui fait de lui un parent, c'est

son engagement « en tant que », engagement qui est corrélatif de ses autres statuts d'affin et de consanguin. De ce point de vue, T. Beatie agit bien « en tant que père » : il doit sa paternité aux liens qu'il a établis avec sa femme Nancy et aussi, au-delà de son couple, avec d'autres personnes, un père, un beau-père, des germains, des belles-filles, etc. Cet agir en tant qu'homme n'est d'ailleurs pas détaché de sa configuration corporelle (comme la césure nature/culture tendrait à nous le faire penser), car comme le suggèrent les Mélanésien·ne·s les relations fondent les corps, produisent la matérialité des êtres. T. Beatie le souligne lorsqu'il relie à la fois sa décision de réaliser une transition et sa grossesse à sa rencontre et à sa relation avec sa femme. Son statut de compagnon de Nancy est ainsi en même temps la raison et l'effet de ses diverses expériences corporelles que ce soit sa transition ou sa grossesse.

Ainsi décrite en termes de modalités d'action, l'expérience transgenre de la parenté ne contrevient pas aux attentes communes, elle est certes inédite mais pas bouleversante. Et pour saisir cela il faut simplement comprendre que l'identité des personnes n'est pas seulement une question de propriétés mais tout autant une question d'histoire et de relations ; il faut aussi prendre acte du fait que le genre comme la parenté sont des institutions qui définissent le statut des personnes et qui leur permettent d'exister et d'agir par elles-mêmes dans le monde. Autrement dit, la barbe et l'utérus de T. Beatie ne renversent pas notre monde, ils accroissent simplement sa diversité et ils nous invitent aussi à réfléchir aux possibilités d'existence que nos sociétés se montrent capables d'offrir aux personnes transgenres et à leurs projets parentaux. Si Thomas Beatie est bien le père des enfants qu'il a mis au monde, est-il justifié de faire de la stérilité des personnes transgenres une condition nécessaire à leur changement légal d'état civil comme c'est le cas dans de nombreux pays dont le nôtre?

Bibliographie

BEATIE Thomas, 2008, *Labor of love. The story of one man's extraordinary pregnancy*, Berkeley, Seal Press.

STRATHERN Marilyn, 1988, *The gender of the gift*, Berkeley, University of California Press.

THÉRY Irène, 2010, *Des humains comme les autres. Bioéthique, anonymat et genre du don*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.